

UN MARIAGE D'INCLINATION.

I.



Sur les côtes du Lancashire, à peu de distance des ruines de l'abbaye de Furness, on rencontre un petit territoire, île ou presque île, selon que la marée descend ou arrose ses côtes nues et désolées. Ce territoire peut contenir près d'une quarantaine d'acres de terrain d'une telle aridité, qu'à peine si de longues années de culture avaient pu le rendre productif, et ce n'était qu'à force de labour qu'on était parvenu à y établir une petite ferme. L'habitation se trouvait entourée d'une espèce de jardin où croissaient quelques maigres arbrustes et des légumes d'une chétive apparence ; mais de cet endroit la vue de la mer est si belle que l'on oublie la stérilité du sol et l'on s'arrête forcément à contempler l'aspect imposant de ces gigantesques vagues écumantes, qui viennent sans cesse arroser un sable fin et jaune comme l'or.

Cette ferme était située à un mille environ de la mer et à une très grande distance du village ; la famille qui l'exploitait avait autrefois joui d'une existence brillante dans le monde. Ce n'était malheureusement ni l'amour de la retraite, ni la lassitude des plaisirs qui avaient fait se retirer dans cette pauvre et solitaire demeure Gérard et sa femme Sara.

Sara était la fille unique de lord Wils, l'un des pairs d'Angleterre qui tenait le plus aux prérogatives de son rang. À l'âge de cinq ans Sara perdit sa mère et fut confiée aux soins d'une gouvernante. Lord Wils, absorbé par les affaires publiques, ne négligea cependant pas de surveiller l'éducation de sa fille. Il avait concentré toute son affection sur cette enfant, et pour lui conserver son nom, ses titres et sa fortune, qui, à défaut d'enfant mâle, passaient au fils de son frère cadet, il forma le projet de marier son neveu avec Sara, sitôt qu'elle serait en âge. Cette résolution prise, lord Wils la regarda comme un fait accompli. Il n'avait jamais rencontré dans sa famille la moindre opposition à ses volontés et n'imaginait même pas que cela fut chose possible.

Mais lord Wils devait être cruellement dé trompé ! Sarah, sans aucun prétexte, prit son cousin en aversion, et, à peine avait-elle atteint sa seizième année que cédant à un entraînement irréfléchi, que son inexpérience lui faisait croire indomptable, elle épousa secrètement Gérard Ellister, fils d'un lieutenant de Cromwell.

Le ressentiment de lord Wils fut sans bornes. Blessé dans ses affections, dans ses espérances, dans son orgueil, il se montra inexorable, interdit l'entrée de la maison paternelle à sa fille et fit serment de ne jamais lui pardonner.

II.

Pendant plusieurs années les jeunes époux espérèrent que lord Wils se laisserait fléchir. Ils firent près de lui plusieurs tentatives... toutes échouèrent ; une lettre suppliante de Sarah lui fut même renvoyée sans avoir été ouverte. Il leur fal-

lut bien alors comprendre que lord Wils ne tiendrait que trop le serment qu'il avait fait.

À cette époque, Gérard avait près de trente ans ; le rétablissement de Charles II sur le trône d'Angleterre l'ayant forcé de se retirer du service, il se trouvait sans aucun moyen d'existence, et le peu de fortune qu'il possédait, lors de son mariage, avait été dissipé pour ne pas priver Sarah du luxe auquel elle était accoutumée dès son enfance.

Gérard Ellister était doux et bon, mais sans force, sans énergie, incapable de lutter contre la mauvaise fortune. Le malheur l'irrita ; de gai et affectueux qu'il était, il devint triste, froid, et bien souvent Sarah eut à souffrir de l'affreux découragement dans lequel il tombait, en envisageant l'avenir qui paraissait être réservé à sa femme, à son enfant.

« Que deviendrons-nous ? disait-il un jour à Sarah ; me voici obligé de recourir à un nouvel emprunt, et je n'ai plus pour m'acquitter l'espoir d'entrer dans une carrière quelconque, puisque je suis sans protecteurs. Un mot de lord Wils aplani-rait tous les obstacles, et je pourrais me créer une position qui me mettrait à même d'élever notre fille selon son rang ; mais nous ne devons rien attendre de votre père. Sommes-nous destinés à succomber sous le poids de toutes les douleurs ! Ah ! pourquoi ne suis-je pas mort avant d'avoir amené sur vous tant de souffrances !

— Ne vous laissez pas abattre par de si tristes pensées, mon cher Gérard, répondit Sarah. Mettons notre confiance en Dieu, il viendra à notre aide. Ne nous a-t-il pas déjà donné une grande consolation dans notre enfant ?

— Oui, sans doute, reprit Gérard, les caresses de ma chère petite Lucy me rendraient bien heureux, si je n'avais devant moi la crainte de la voir manquer du nécessaire ; mais quand je songe qu'à cause de moi, par ma faute, vous avez déjà tant souffert et que peut-être vous souffrirez encore davantage, je deviens à moitié fou. Il vous faudra travailler, Sarah, et manquer des choses les plus indispensables. Comment voulez-vous que je supporte la vue de tant de misères !

— Ne perdez pas courage, mon ami, répliqua Sarah en tendant la main à son mari. Ne craignez rien pour moi, surtout. Jusqu'à présent vous ne m'avez vue que délicate et insouciant, dorénavant je serai forte et laborieuse.

Gérard était si ému qu'il ne put rien répondre.

— Vous croyez peut-être que je faiblirai, reprit Sara, que la pauvreté me fera succomber ; eh bien, non... je sens que ma patience sera inaltérable et que rien ne l'ébranlera ; mais il faut que vous me souteniez, que vous me veniez en aide ; nous travaillerons tous deux et vous verrez que nous aurons encore quelques beaux jours.

Grâce à ces courageuses résolutions de Sarah, l'espérance vint ranimer Gérard. Il se décida à quitter Londres, afin de rompre tout à la fois avec des habitudes dispendieuses et avec des gens dont la fortune ne se trouvait plus en harmonie avec la sienne. Mais à quel travail se livrerait-il et dans quel pays la famille devait-elle aller s'établir ? Gérard et Sarah avaient